

“ Le savoir construire est carrément évacué du cursus des écoles d'architecture ”

►►► celle des interlocuteurs qu'il aura au sein des bureaux d'études comme au sein des entreprises, et de leur permanence tout au long du processus de construction.

Une formation au chantier insuffisante

Olivier Arène insiste sur les faiblesses de la formation actuelle : « Combien de jeunes diplômés et même d'architectes confirmés sont-ils capables de décrire la façon dont s'exécute un relevé d'étanchéité ? À côté de tous les métiers (au pluriel) de l'architecture, on oublie le principal qui est celui de maître d'œuvre. Le cursus des études d'architecte accorde de plus en plus de place à des disciplines comme l'urbanisme, le paysage, mais on fait de moins en moins de projet architectural, peut-être deux, trois véritables

projets au maximum en cinq années d'études. Le savoir construire est carrément évacué. » C'est la raison pour laquelle le Livre blanc de l'architecture propose qu'au sortir du diplôme il y ait trois années de pratique professionnelle encadrée et validée qui permette au jeune diplômé de suivre tout le parcours d'un projet pour en maîtriser chaque étape. La formation continue au sein des agences est une autre nécessité quand on constate l'accélération de l'évolution des techniques. Enfin, chaque agence accumule une somme de connaissances très précieuses au fil de ses projets. Il est paradoxal de la perdre en ne fidélisant pas les salariés.

La reconquête du métier passe surtout par le métier, selon l'idée qu'on apprend à marcher en marchant. Le parcours de formation commence sans doute vraiment au sortir de l'école, avec de petites choses à construire pour pouvoir appréhender la globalité du processus. Mais Frédérique Monjanel constate que les jeunes architectes qui intègrent les agences craignent d'affronter les difficultés du chantier, pour lequel ils n'ont pas été formés, et qu'ils sont de plus en plus nombreux à s'en détourner. Constat repris par les agences de placement telles Archibat, qui ne peut répondre à la demande d'architectes formés au chantier.

Certains enfin estiment que la profession devrait se spécialiser au regard de la diversité et de la complexité des savoirs ; la réalisation d'un hôpital ne requiert pas le même type de connaissances que la construction d'une maison individuelle. La profession n'en a pas encore pris acte à ce jour.

Les architectes et le chantier...

La qualité du construit se joue principalement sur le chantier. L'investissement en temps de l'architecte est le premier point mis en avant par Pierre Bernard : « Être capable de parler à celui qui fait de ce qu'il fait implique un rapport de temps, de permanence, de fréquence. Quand un architecte vient un après-midi chaque mois sur le chantier, il exerce une autorité – fait, pas fait, telle directive pour la suite, voir avec mes collaborateurs –, mais ne l'assume pas. Il faut être là beaucoup plus souvent pour que cette autorité soit reconduite, pour justifier du crédit de confiance et d'autorité que l'on vous agrée. Le chantier est un mo-

Le CCTP n'est pas la plus belle forme de narration d'une architecture

ment de rapports sociaux durs, tendus. La première des choses est de les assumer entièrement. C'est la condition du contrat oral et moral tout à la fois, de la parole donnée et tenue que représente le moment du chantier, beaucoup plus important que tous les CCTP. Le CCTP n'est pas la plus belle forme de narration d'une architecture. »

Tout se joue pour lui au début du chantier : « Il faut un bon démarrage, faire faire des essais, les faire casser s'ils ne sont pas satisfaisants. Et ils ne sont jamais satisfaisants. Il y a





quelque chose de violent là-dedans, qui institue une mise à distance par rapport à la chose. Arrive le jour où le premier voile qui doit rester en place est encore plus raté que l'essai. Que faire ? Je demande à chacun d'en faire l'analyse et la critique. Si ça ne vaut pas un clou, on dégage. Vous pouvez aussi décider de garder. Cela m'est arrivé de garder des ouvrages qui étaient en partie ratés. C'était une manière de conjurer quelque chose en l'ayant sous les yeux tous les jours. »

Les architectes s'insurgent de ce que la décision de démolir leur revienne plutôt qu'aux entreprises lorsque les règles de l'art n'ont pas été respectées. Mais l'architecte imbu de son art qui décrète que tel élément ne lui convient pas simplement parce qu'il n'est pas « beau » est en passe de disparaître. Il faut de plus en plus argumenter avec les DTU, avec les règles de l'art. Le seul argument esthétique ne tient plus. Dietmar Feichtinger, qui construit à la fois en France et en Autriche, estime que cela est beaucoup plus marqué dans ce dernier pays : « On en vient à estimer que c'est une erreur de parler d'architecture sur un chantier. Il faut prendre le chemin pragmatique, s'appuyer sur des arguments uniquement techniques pour obtenir gain de cause. Les héros de l'architecture se font éjecter. » Tout chantier connaît inévitablement l'erreur, l'accident, la modification demandée par le bureau de contrôle... L'improvisation fait partie de l'exécution. Pierre Bernard s'étonne que les architectes veuillent à tout prix l'évacuer du chantier : « Ils se réclament pourtant d'être aussi des artistes. Or, le penser en faisant est bien le propre de l'artiste. Le sens du mo-

ment, de l'instant oriente l'œuvre ou la chose en train de se faire dans un sens ou un autre. » Lionel Astier, pilote d'opérations, épingle la complexité de réalisation de certains projets où rien n'est d'équerre : « Les logiciels peuvent être des outils terribles. Avec Autocad,

En Autriche, on en vient à estimer que c'est une erreur de parler d'architecture sur un chantier. Les héros de l'architecture se font éjecter

on a des cotes aberrantes, au dixième de millimètre. Quand on montait un plan au rotting, on avait le temps d'imaginer le travail de l'ouvrier, ce qui n'est plus le cas avec l'informatique. Le client accepte tant que cela ne lui coûte pas plus cher. Mais arrive le moment des dépassements. Alors, sur le chantier même, on dénature, on dégrade, on descend, cela devient le règne du similaire. »

Des stratégies

Nombre d'architectes s'appuient sur le prototype pour vérifier l'adéquation entre conception et réalisation. Il représente un ouvrage mais aussi un processus (ce que ne fait pas la maquette) et reconnaît à celui qui réalise un droit à la recherche. Pierre Bernard : « Il met

en jeu la capacité d'une personne à interpréter la relation entre fin et moyens. Et la fin (l'ouvrage fini) est l'expression des moyens et des manières de faire. L'imaginaire peut se réinvestir pour inventer des situations d'assemblage, d'aboutage, d'autres formes de coexistence. Si vous dites à un type : "Vaut-il mieux coller, souder ou fixer mécaniquement", que voulez-vous faire valoir ? »

Bernard Valéro préfère dessiner des principes connus, dont il sait que l'exécution pourra être conforme et lui convenir : « Certaines personnes règlent des détails d'ouverture très sophistiqués. Au sein de l'agence, nous préférons avoir recours à des détails éprouvés et remaniés. La connaissance parfaite de nos dossiers et notre travail sur le chantier nous permettent de réintroduire certains éléments parfaitement maîtrisés. Les projets d'équipement que nous réalisons, dans des gammes de prix assez bas, nous obligent à reconduire ce type de savoir-faire. Ma façon de parler et de composer avec les différents intervenants, le fait d'accepter certains aménagements font qu'ils ne se sentent pas floués. J'ai en réserve des choses que je peux céder sans porter atteinte au résultat global que j'attends de l'entreprise. Par exemple, tel béton poli blanc est décrit avec des agrégats de marbre. Je demande un échantillon. Ce qu'on m'apporte est réalisé avec des agrégats équivalents. Je ne m'insurge pas pour autant, car c'est blanc de blanc comme demandé. En fait, je fonctionne comme au Moyen Âge, je fais du troc, en autorisant des adaptations techniques. Mon exigence se reporte sur d'autres points plus fondamentaux. »

“ On dénature, on dégrade, on descend, cela devient le règne du similaire ”

►►► Exprimer ce à quoi l'on veut aboutir, ce qu'il faut éviter pour y arriver semble être pour Moatti et Rivière le premier commandement de l'ouvrage réussi. Ils ajoutent : « Moins il y a de traits sur un dessin, plus

**Moins il y a de traits
sur un dessin, plus vous
pouvez être sûr que
le détail sera délicat
à réaliser**

vous pouvez être sûr que le détail sera délicat à réaliser. Un trait représente souvent la rencontre entre deux matières de différente nature. Chaque matériau se contracte, bouge à sa manière. Il est plus difficile de juxtaposer simplement deux matériaux que de faire une articulation complexe. C'est le moment précis où il faut être là. Et d'autant plus si ce moment de rencontre fait intervenir deux corps de métiers. Beaucoup



de choses se jouent dans ces interfaces. » Le challenge est toujours pour eux d'arriver à comprendre ce que les ouvriers sont capables de faire : « Les discussions avec les cadres riment à quoi ? Ce sont les ouvriers qui réalisent. Cette relation directe est primordiale. Il faut mettre son exigence au niveau de ce qui est possible. Et ne pas oublier que ce n'est pas d'un mur béton parfaitement banché que va naître l'émotion. »

Combien d'ouvriers qui montent un mur connaissent la destination finale de l'ouvrage et ce que leur ouvrage va clôturer ? L'état d'esprit qui règne sur le chantier est fondateur de la qualité de l'ouvrage. L'attitude de l'architecte et du maître d'ouvrage, les rapports humains qu'ils initient, le respect qu'ils ont du travail effectué ont des conséquences directes sur l'implication de chacun. Architectes et maîtres d'ouvrage ont-ils souvent un mot pour remercier les ouvriers en fin de chantier ?

Qualité versus rentabilité

Les mutations structurelles dans le tissu des entreprises et la césure qui se creuse entre le monde de la conception et celui de la réalisation ont leur part de responsabilité dans la perte en niveau de qualité d'exécution. Mais beaucoup s'insurgent surtout comme Lionel Astier que bon nombre d'architectes ne remplissent plus leur mission : « Mon métier de maître d'œuvre d'exécution ne devrait pas exister. Mon père, entrepreneur, me racontait comment, dans les années 1960, les architectes choisissaient avec lui les maçons qui allaient réaliser certains types de murs,

comment ils demandaient de ne pas utiliser de fil à plomb pour avoir des effets... Que font-ils aujourd'hui ? Ils ne sont plus là, ils ont déserté le chantier. »

Et de ceux qui restent encore sur le terrain,

**« Mon métier
de maître d'œuvre
d'exécution ne devrait
pas exister. »**

il en est peu qui ne se plaignent d'une dégradation des conditions d'exécution. Comme nous le relevons dans le dossier consacré aux budgets de construction, les moyens mis au service de la qualité s'ameublissent, simultanément à l'accélération des processus. Michel Ducroux relève de ce point de vue une certaine naïveté chez les architectes. « Ils veulent le plus beau pour leurs projets. Leur exigence est incroyable en regard de ce qu'ils sont payés. Certains s'imaginent que les entreprises sont dans le même état d'esprit. Non, les objectifs ne sont pas les mêmes. » L'adage selon lequel tout le monde veut gagner plus, plus vite, et dépenser moins se vérifie sur le terrain. Cette situation de dégradation se lit aussi dans la multiplication des litiges qui se règlent de plus en plus dans les officines d'avocat. Elle accompagne la profonde évolution d'une société où la rentabilité est en passe de supplanter la culture du travail bien fait. ■